

ENTRETIEN AVEC JAKIG JOURDEN
autour d'un bateau de pêche, "LA BECASSE"



Jacques Jourden, connu sous le surnom de "Jakig La Bécasse", nous a reçu pour évoquer ses souvenirs concernant les activités liés à son bateau, La Bécasse. On le voit ici à gauche lors des cérémonies célébrant les 1500 ans de la venue de saint Paul Aurélien en Bretagne. Juillet 1991.

Jakig, vous êtes actuellement en retraite. Auparavant, vous étiez pêcheur et vous aviez "La Bécasse" ?

Il y a eu deux "Bécasse". La première était à mon père, mais la deuxième était à mon nom.

En quelle année a été construite la deuxième "Bécasse" ?

Elle est arrivée ici en 1947. Elle faisait 6,88 tonneaux et la première 3 tonneaux et quelques, 3,7 peut-être.

Où a été construite la première ?

La première a été construite à Lanildut, par un dénommé BOENNEC, tout près de la cale de l'Aber Ildut.

Et la seconde ?

Elle a été construite à Camaret, par un dénommé Louis LE MERROUR.

Vous rappelez-vous de voir la première "Bécasse" neuve ?

Ah oui ! j'avais 13 ans. Avant, j'étais embarqué, enfin, c'est-à-dire mon père, il n'y avait pas de matelot à cette époque. Il travaillait avec un beau-frère jusqu'à ce que son fils revienne de l'école (il avait eu son certificat d'étude). Il y avait peut-être un an entre nous. Du coup, je suis resté à la maison avec mon père : alors on a fait construire la première "Bécasse".

Savez-vous pourquoi votre père a choisi l'Aber Ildut comme chantier ?

C'était le chantier de construction le plus proche de Lampaul. Oh ! mais il a été mal fait ce bateau-là. Tous les ans, il sortait deux bateaux de là. "L'Espoir" de Fraz BESCOND a été construit là, "La Bécasse" et "La Fleur d'Ajonc" (de JOURDEN-SALAUN).

En 1947, vous avez donc décidé de faire construire un autre bateau ?

Voilà, parce que le garde maritime ne voulait pas nous laisser sortir avec l'autre qui était pourri. Il était blet entièrement. Mais le bateau était entre deux propriétaires : entre Jean et moi.

Jean, c'était votre frère ?

Non, c'est mon cousin.

Pourquoi avoir choisi un chantier de Camaret, qui était quand même assez loin, pour construire la deuxième "Bécasse" ?

Il n'y avait pas de constructeurs par ici. Il n'y en avait plus à l'époque. Après, il y en a un qui s'est installé au Conquet : MIRIEL. C'est

là qu'on a fait réparer le bateau une dizaine d'années plus tard.

Pour faire construire la deuxième "Bécasse", on était déjà descendu au Fret, et on a vu deux constructeurs : STIPON et TERTU. Mais l'un d'entre eux nous a dit qu'il ne faisait pas de petits bateaux, mais seulement des gabares ou des bateaux de commerce. L'autre constructeur nous demandait 140 000 Francs anciens à cette époque.

J'ai dit à Jean : "on n'a qu'à aller voir à Camaret le prix qu'on nous proposera". Oui mais, ce n'était pas facile d'aller à Camaret ! Nous sommes partis boire un coup au bistrot : là il y avait deux gars qui buvaient un coup et j'ai demandé à la dame du bistrot si c'était possible d'aller à Camaret.

"Ah non ! le car vient de passer là !"

"Mais vous allez à Camaret Monsieur ?"

"Oui."

"Ben nous autres on y va !" Ça fait que ces gars-là nous ont envoyé à Camaret.

Et Louis LE MERROUR nous a dit : "moi je ne peux pas faire un compte comme ça. Passez la nuit à Camaret, je vous dirais ça ce soir." Alors il a téléphoné à sa femme pour lui dire de mettre deux ou trois patates de plus dans la marmite. Et on a dormi chez lui et il nous a dit "80 000 Francs". Un mois après on a eu des nouvelles pour dire que le bois avait renchéri, la main d'œuvre aussi... Et il nous a coûté 146 001 Francs.

Qu'est-ce qu'on demande au constructeur lorsqu'on veut faire construire un bateau en bois comme le vôtre . Est-ce une demande très précise ou plutôt vague ?

Il a des plans faits par lui-même. Il nous a montré plusieurs plans. On lui avait demandé un bateau calant pas trop d'eau quand même, parce que peut-être qu'on ferait le goémon avec. "Bon !" qu'il nous a dit "je vois ce que vous voulez."

Ensuite donc, il a fait les plans, vous les a montrés, et vous avez choisi celui qui vous convenait ?

Voilà. C'est ça. Les plans étaient sur le mur.

A l'époque donc, il travaillait uniquement d'après les plans, pas d'après les demi-coques ?

Ah oui ! C'est ça.

Et qui choisissait le bois ?

C'est lui qui se débrouillait. Il nous avait dit "il y a la quille qui est là, et le bois nécessaire."

On lui a demandé aussi à quelle date on aurait le bateau. "Parce que je tiens à l'avoir pour le début de mars" que je lui dis. "Bon, vous l'aurez ! sûr !" Et on l'a eu le 4 février 1947.

La première "Bécasse" a été construite par votre père. Savez-vous pourquoi il a choisi ce nom-là ?

Il a commandé un remorqueur à Toulon. C'est lui qui faisait la traversée pour l'île de Porquerolles pendant la guerre 14 - 18. C'était lui le chef sur la "Bécasse". Et il a eu du plaisir à bord de celui-là, tellement qu'il a appelé son bateau la "Bécasse" après. Avant, c'était la "Désirée", quand j'étais tout jeune, encore à l'école.

Avez-vous eu les voiles en même temps que le bateau ou bien a-t-il fallu aller les acheter ailleurs ?

On avait les voiles de l'autre bateau, et le mât aussi. Et alors, quand la voilure était fichue, on allait à Camaret directement, et on prenait les mesures là-bas sur la grande voile : on étalait la grande voile et puis le voilier venait. C'était LASTENNET, le gars, je crois.

A partir de quelle époque avez-vous mis un gréement neuf sur le bateau ?

Deux ou trois ans après peut-être.

Pourriez-vous me dire le nom breton des différentes voiles ?

La grand' voile c'est *ar gouel braz*, *ar flech*, *ar flok braz*, *ar flok bihan* et *ar gouel stae* les autres. Le petit foc, c'était pour le mauvais

temps, on l'appelait aussi *an tourmantin*, et le grand foc c'était pour quand il faisait beau.

Lorsqu'il y avait un accroc sur une des voiles, qui le réparait ? Vous ou un professionnel ?

Il fallait l'envoyer au vieux Richard, un gars qui habitait Lambol Goz (le père de Louise Richard). Il y avait aussi le père Morvan qui habitait là, à droite quand tu vas sur la route de Pors-Scaff. Le père à Loulou Morvan. Celui-là nous a fait une grande voile carrément, faite à Lampaul : c'était un voilier de métier, natif de Camaret ou quelque part par-là.

A partir de quelle époque, avez-vous posé un moteur sur la "Bécasse" ?

Le bateau est venu ici en 1947, et la deuxième année on a pris un moteur. Ça nous mène donc en 1948... On a été voir un moteur à Camaret et on s'est dit : "on va tâcher de mettre un moteur neuf sur un bateau neuf quand même !" Joseph LAMOUR à Lampaul nous a proposé un moteur neuf qui était encore dans sa caisse, et on lui a acheté. Mais on est parti voir à Camaret quand même et on a demandé un prix et on s'est renseigné pour voir combien valait un moteur neuf. Parce que c'est pas le tout, mais il fallait payer à cette époque-là hein ?! Il n'y avait pas de crédit... On a téléphoné à Camaret au constructeur de bateaux pour lui demander s'il était content de mettre le châssis à bord. "Oui" qu'il dit, " de suite. Si vous envoyez le bateau le lendemain, dans deux jours il est en place." Alors, le dimanche on a embarqué le moteur à bord, et le lundi nous sommes partis là-bas à la voile. Et au bout de huit jours, pas de nouvelles du tout ! Alors je suis parti voir le mécanicien et je lui ai dit "mais, Monsieur, est-ce que vous comptez commencer avec ? vous m'avez dit à la fin de la semaine, et la fin de la semaine est passée ! entamée la deuxième semaine et il n'y a rien de commencé encore ?" "Ah ! j'allais commencer aujourd'hui" qu'il me dit. "Eh bien, écoutez, si vous commencez aujourd'hui moi je reste là toute la semaine."

Ça fait qu'on a dormi sur la "Fleur de Lampaul", sur du bois, pendant huit jours ! Et on mangeait chez Tatouille le midi, une soupe aux choux. Et le soir alors on prenait une baguette ou une miche, un bout de saucisson, une boîte de sardines, et on cassait la croûte et on allait dormir sur la "Fleur de Lampaul", toute neuve et qui n'avait pas de couchettes à l'intérieur. Il y avait des couchettes, mais rien dessus, que du bois. Elle était presque finie, on mettait le moteur dessus. Au bout de huit jours, le mécanicien a mis le moteur en place, mais il n'était pas fini ! C'était le dimanche. Le lundi : il ne travaillait pas. Le mardi : c'était fête, c'était Pâques : trois jours sans travail ! Alors j'ai dit au mécanicien : "Ecoutez hein ! nous autres, on partira demain. Si c'est fini : bon ! Si c'est pas fini : tant pis ! on partira !" Il voulait être payé. "Moi, je partirai demain à 8 heures et demie." Alors il est venu à bord tu penses ! Et puis on a lancé le moteur, mais nous autres on l'avait lancé avant !"

Quelle était la marque du moteur ?

C'était un COUACH. Il y a eu trois moteurs à bord et trois COUACH. Le premier c'était un 5,7. Le deuxième, il faisait dans les 11 ou 12 chevaux, et le troisième c'était un 18 chevaux.

A l'époque, est-ce que c'était rapide ou non d'amortir un tel investissement ?

C'est-à-dire oui et non, parce que... Je me suis fâché avec HUSIAUX. Il prétendait que mon goémon noir était toujours plus humide que celui des autres. Alors j'ai discuté avec lui et je lui ai dit "Ecoutez, Monsieur HUSIAUX, je ne viendrai plus vous voir !" "Pourquoi ?" "Parce que vous me refusez mon goémon tout le temps. Pourtant, moi quand je vais chercher du goémon, je vais le chercher dans le courant : il est beaucoup plus lourd ! beaucoup plus lourd que les autres !" "Bon, comme vous voulez." Après ça à la fin de l'année, il est venu encore me trouver "Jourden, vous avez un bon bateau, vous avez une charrette. Vous n'auriez pas pu aller aux îles me chercher du - je ne sais quel nom de goémon c'est ça- du

korre qu'on dit nous." Et nous sommes partis, on était à quatre pour le charger. On a récupéré l'argent du bateau en 8 jours. Avec du *korre* !

Quatre bateaux ?

Quatre bonhommes sur le même bateau ! on s'arrangeait. On a eu jusqu'à la moitié pour nous quoi !

Qui était avec vous ?

François SALAUN et Pierre JEZEQUEL.

Tous parents à vous ?

Ah non ! Mais on travaillait avec deux bateaux. Quand on arrivait et qu'on avait passé la nuit dehors et qu'on ne pouvait pas décharger le jour même, on déchargeait le lendemain. Il y avait toujours un des deux bateaux à terre.

Etait-ce fréquent après-guerre de partir travailler aux îles et de rester dormir là-bas ?

A cette époque-là, la tonne de soude était vendue 2 000 Francs. On avait davantage de bénéfices à aller chercher du goémon noir qu'à brûler le goémon dans les fours. Le chargement de goémon noir valait dans les 2 500 francs à l'époque.

En fait, vous avez fait très peu le goémon avec la "Bécasse" ?

Oui, très peu. Deux ans.

A la construction, le bateau est donc conçu essentiellement pour la pêche ?

Pour la pêche oui. N'importe comment, en été, il devait faire la pêche, hein ?!

Il vous fallait donc le bateau pour la pêche -le bateau vous l'aviez- mais tout ce qui est filets et casiers, où se le procurait-on ?

A cette époque, il n'y avait pas de filet. Ce sont des filets en chanvre qu'on avait ici. Mais

pourris, alors ! Ça existait avec mon père quoi. On les sortait aux mortes eaux et après, quand ils avaient faits trois jours de mer, on les envoyait à la maison, et c'était mon père qui réparait tout ça. C'était comme ça...

Et pour les casiers, comment ça se passait ?

Les casiers, on les faisait nous-mêmes pendant l'hiver. A partir de décembre jusqu'à février. On faisait donc les 80 casiers, tous les hivers à nous deux (Jean Jourden et moi).

Où trouvait-on l'osier ?

On prenait l'osier à Kerleac'h, dans une ferme quoi ! Et on avait du bon osier !

Il fallait payer pour ça où c'était pris sur des terrains vagues ?

Sensément il fallait payer. Mais nous autres on ne payait pas parce qu'ils nous demandaient deux ou trois jours de boulot pour avoir de l'osier. C'étaient des jeunes mariés.

Du travail durant les moissons ?

Non c'était arracher les betteraves ou des trucs comme ça en plein hiver. Oui, parce que quand on ne pouvait pas sortir on allait là-bas. Tout le monde s'arrangeait, il n'y avait rien à payer.

Est-ce qu'à chaque marée vous mettiez vos 80 casiers ensemble ?

Ah non ! 10 couples et 20 casiers, c'était le chargement du bateau. On mettait 10 couples à terre -c'était pour les araignées- le reste c'était pour le homard.

Pour le homard, où alliez-vous ?

On allait assez loin, Saint Charles, partout : du Liniou jusqu'aux îles. On avait du champ là !

Pour le homard pourtant, il ne faut pas trop de fond, si ?

Pour le homard, non. Mais on avait une carte. Et on a eu du mal à trouver une basse qui

s'appelait le Taboga. On a demandé à un petit vieux, quand on allait à Kerhornou, où était le moulin de Pors Moguer. Il y avait une touffe de ronces et il nous a dit : "tiens, voilà l'emplacement !" Huit jours après nous sommes partis (à la morte eau), mais les casiers avaient chassés. Et un jour, il y avait Yoen Vourch qui était dessus, sur la basse. Alors on y va avec la "Bécasse", on a fait un tour exprès et on a demandé à Yoen : "alors, ça donne ?" "Oh oui ! il y a de belles coquettes ici !" Oui mais, on a pris des points de repère et le lendemain on a eu du homard : 3 ou 4 dans chaque casier. Tu te rends compte ? On avait eu 45 homards le même jour !

Pourquoi ce nom de basse Taboga ?

C'est un bateau qui avait coulé là-dessus. Il a été sur le Courleau dans le sud de Béniguet aussi, il a talonné sur le Courleau et il est venu en dérive et il a coulé là. Et l'équipage a été sauvé par le bateau de sauvetage.

Vous me disiez que la limite nord pour vous, c'était les Liniou ?

Oui, pour les langoustes en eau profonde. Pour le homard, la limite c'était la Valbelle au nord, et les Blancs Sablons pour le sud, et jusqu'aux îles quoi ! Pour les langoustes alors, c'était de la Valbelle aux Liniou.

Avez-vous commencé dès 1947 à faire la langouste ?

Non, on cherchait le homard nous autres.

Comment avez-vous été amenés à pêcher la langouste, parce que ce n'est pas une pêche traditionnelle ici ?

A force de voir les autres venir. On voyait les "Conquet" arriver là. Ici, arrivé au mois d'août, les homards ils muaient, ils lâchaient leurs graines, ils ne sortaient pas de leurs trous quoi ! Ils faisaient des petits. Alors nous on faisait comme les autres, on allait dans le nord chercher la langouste. Là on n'avait que vingt couples, alors : quarante casiers. Tous

ça c'était soulevé à l'huile à bras ! Il n'y avait pas de cabestan à cette époque-là.

Y avait-il, à Lampaul, d'autres personnes qui faisaient la langoustes comme vous ?

Non. A *Porz Skaf*, si. Job et Louis LUCAS. Mais à *Porz Paol*, j'étais le seul.

A partir de quelle époque avez-vous commencé à pêcher au filet ?

Ça devait être en 1955. Les Molénais sont venus chercher de l'osier ici. On les a débarqués à *Porz Paol* parce qu'ils n'avaient pas d'annexe avec eux. Ils nous voyaient jouer avec des trémailles en coton. "Qu'est-ce que vous vous emmerdez avec ça ?!" que dit un ; "il y a des filets en nylon maintenant, pas chers du tout !" "Où ça ?" "Au Conquet, à la coopérative !"

Alors le lendemain de suite on a trouvé une occasion pour aller au Conquet. On a pris 100 m de filets.

Le matin, je dis à mon cousin qui avait mis les filets en pendant dans sa grange : "qu'est-ce que tu fais avec ces filets, là ?! Ils ne vont pas pêcher comme ça ! Il faut les mettre en mer !".

On les a foutus en mer et on a eu du poisson le lendemain. Les filins ne sortaient pas du tout du bateau, été comme hiver. Et quand ils étaient presque foutus, on achetait encore du neuf et les vieux nous servaient pour la langouste.

On pêche aussi la langouste au filet ?

Oh oui !

Qui achetait ce que vous pêchiez ?

Le homard et la langouste se vendaient au mareyeur DISSEAUX à Brest. Tous les jeudis, il venait ici chercher du homard. Il venait avec un camion. Alors là il y avait les LUCAS de *Porz Skaf* aussi...

Et le petit poisson, ça se vendait à Lampaul quoi... A Lampaul, à Plouarzel, à Saint Renan aussi, quand la voiture est arrivée. Avant on ne pouvait pas courir tant que ça ! Après les

congélateurs sont arrivés, là on vendait par 20 ou 30 kg le poisson dans les fermes.

Comment se passait la vente du poisson avant l'arrivée des voitures ?

Sur le dos. Le panier sur le dos et chacun son tour pour la vente : tous les seconds jours. Ah ça oui ! c'était dur ! Heureusement qu'on avait des bons clients. On faisait tout Lampaul, et Plouarzel des fois, quand on trouvait une occasion pour y aller.

Lorsque vous pêchiez en mer, aviez-vous des contacts avec d'autres gens de mer, de Portsall par exemple ?

Avec Portsall, oui ! Parce que pour le merlan, les Portsallais connaissaient les coins à merlan. Alors nous on passait à toucher et on prenait des points de repère. Et ils nous disaient bonjour toujours quoi hein ?! Mais en fin de compte, ils ne disaient plus bonjour parce qu'on prenait tous leurs champs. Il y en avait un, LE MEUR, son bateau s'appelait "La Croix de Lorraine". Celui-là il a pêché !! Il est mort le pauvre vieux depuis, mais celui-là nous a fait voir des basses ! et des gros !

Sur Portsall, c'est des vrais pêcheurs ! Mais il n'aiment pas le filet. Ils n'aiment que la ligne. Ils ne font que ça. Il y en a peut-être un ou deux qui font les casiers aussi, mais c'est rare.

Vous parlez de ligneurs. Ce sont des ligneurs à la traîne ou au mouillage ?

Au mouillage aussi : mais à la basse mer, ils tournent.

Est-ce que vous connaissiez des gens par leurs noms, des gens du Conquet, de Portsall ?

Oh oui ! uniquement à se fréquenter en mer. On se disait bonjour. Il y avait les RIOU, les QUEMENEUR, les LE BRIS...

A Portsall, je connaissais juste LE MEUR, mais il ne nous parlait pas à la fin... C'est juste, d'un côté... La concurrence, que veux-tu...

Et à Molène ?

On était connu aussi. On nous appelait par la "Bécasse" toujours. On connaissait les CUILLANDRE...

A Ouessant, il y avait les TUAL, les JEZEQUEL. Etant gosse, j'ai passé la nuit dans un lit-clos là. Et ils venaient ici pour le pardon de Trezien après. J'étais jeune, j'avais peut-être 12 ou 13 ans.

Pourquoi êtes-vous resté à Ouessant ? La mer était trop grosse pour rentrer ?

Non. On allait envoyer de la farine ou des trucs comme ça. Mon père a fait les filets à raies là-bas pendant l'hiver et alors il restait peut-être huit jours là-bas. Il fallait traîner les filets sur la plage pour le mullet. Il faisait le mullet là-bas aussi pendant les mortes eaux.

On a fait le mullet aussi à Lampaul ?

Oui, moi je l'ai vu faire. Ils étaient une équipe de 15, je crois, ici. J'ai vu partager le filet même. J'avais 10 ans peut-être. Les mullets étaient expédiés sur Paris, et 8 jours après on te disait : "poisson invendu, envoyez-moi des sous". Tu vois comment c'est quand on n'est pas sur place !

La pêche au mullet se faisait l'hiver. Il y avait un veilleur ou deux à la côte, quoi ! Ils allaient au Gouérou jusqu'à *Porz Moger*. Ils faisaient ça quand il gelait, quand il faisait froid.

Avez-vous entendu parler de l'usage des chiens pour cette pêche ?

Ah non. J'ai entendu mon père dire qu'il y avait deux nommés MOCAER, deux frères, deux grands costauds, et un disait à l'autre : "Allez ! tu y vas, si tu n'y vas pas, moi j'y vais !" Il fallait aller dans l'eau, t'avais pas de caleçon de bain, t'avais juste un vieux pantalon que tu mettais et tu allais comme ça. Pas de bottes, bien sûr. Ici, il y a eu deux escouades, si ce n'est pas trois. Les KERROS étaient une équipe, et je me demande si les KERMAIDIC n'étaient pas avec les DIVERRES. Les Kerhorres venaient aussi au début de l'hiver. Ceux-là, ils mouillaient pour passer la nuit. Ils travaillaient de nuit, quoi ! Il

a été longtemps un bateau kerhorre qui pratiquait les rougets et il y avait une femme qui venait chercher les rougets tous les matins.

Il n'y a jamais eu de problèmes avec des gens comme les Kerhorres qui venaient pêcher à Plouarzel ?

Non. A cette époque-là t'avais du poisson ! La vie était dure, mais chacun gagnait sa croûte. Ici par exemple, on rentrait les casiers après la Toussaint et ceux-là arrivaient là après. Après, nous on allait avec les filets quand il faisait beau et sinon on restait à la maison à faire des casiers. On les faisait quand il pleuvait ou alors la nuit après souper, jusqu'à 10 heures, avec une lampe à carbure.

On avait en tout 150 casiers, mais ils n'allaient pas tous en mer. Et tu avais des vieux qui restaient intacts et on les ramassait à la maison.

Où stockait-on les casiers, parce que ça prend du volume 150 casiers ?

Oh la la oui ! Il y avait une grange ici, il y avait la crèche et chez Jean, il y en avait autant.

Donc, on a vu ensemble, que tout ce qui était basse de pêche à la ligne, vous avez appris ça avec les Portsallais ; vous avez découvert par les cartes, les fonds à langoustes ; par contre, en ce qui concerne les basses de pêche qui sont à terre, ce sont des basses que vous avez connues en tradition orale ?

Avec mon père, c'est ça. Par exemple, *Baz Jakez*, *Kae Gweltog*, *Kae Beg ar Chach*, *ar Vazenn Vihan* -dans le chenal, entre la bouée Saint Paul et la bouée du Courleau-, plus à terre : *Baz Taboga*.

Est-ce qu'on repérait les basses par des noms de personnes ?

Oui, dans le nord, entre *Goz Vaz* et *Baz Forc'h*, on l'appelait toujours *Toull Bi*. C'est une basse à merlans. Là-bas *Toull ar Baotred*

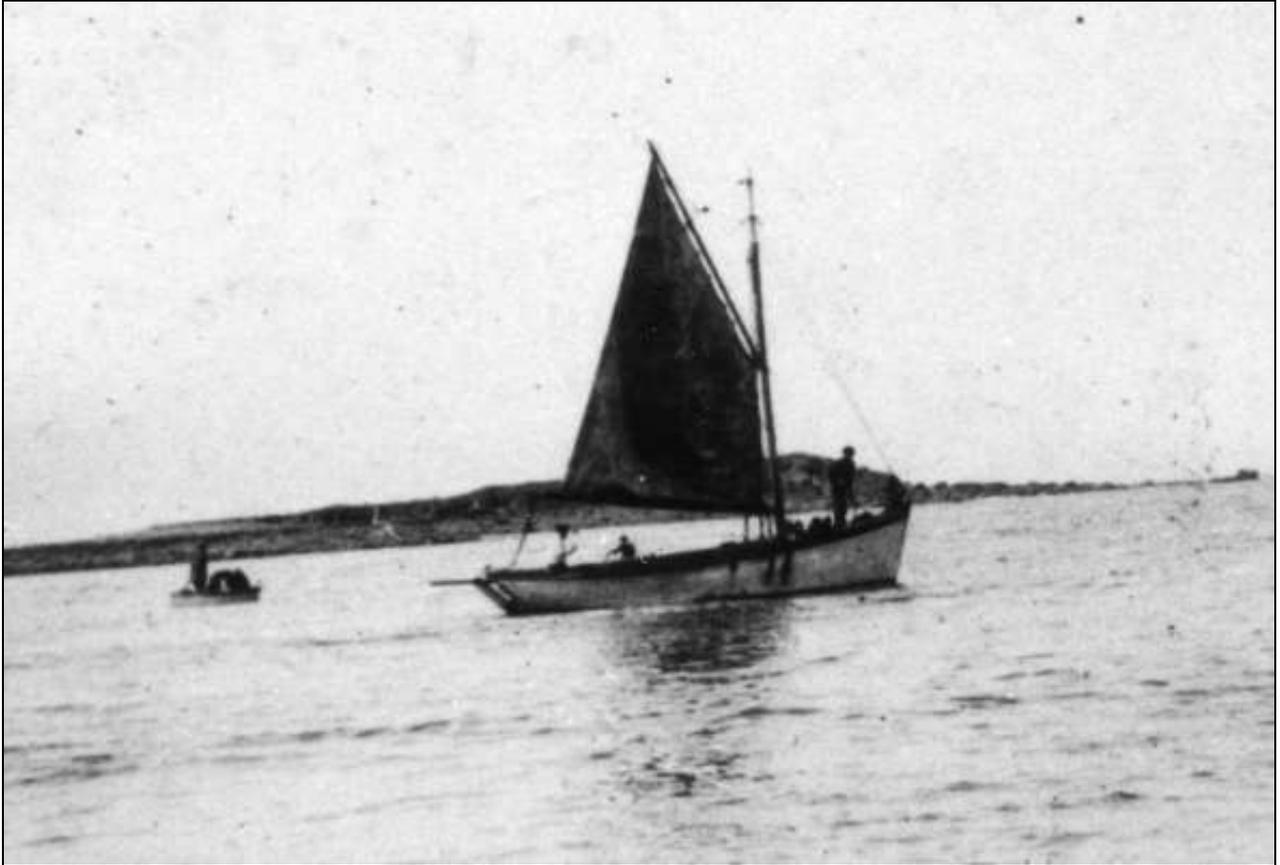
Goz -au large de *Baz Forc'h*. Il y avait aussi *Bazenn Iv Kerroz* : Yves Kerros, c'était un fils à Guillaume, un petit-fils à *Yann ar Mestr*. On ne peut mouiller que 4 casiers dessus. Elle est là, entre le Tandog et la bouée de Saint Paul, un peu plus à terre du chenal. On voit bien le

fond là quand la mer est plate ! On voit bien la basse ! Au nord, c'est *Bazenn Yann ar Gwenn*. Dans le nord est du Tandog, il y a *Bazenn Lagadeg*.

Entretien réalisé et mis en forme par Yann Riou
1994



La "Bécasse" à contre-jour, à *Porz Paol*.



"On devait aller récupérer les casiers. C'est à la sortie de *Porz Paol* : on voit l'île de Seigle derrière".



Photo : Melle Nickie de Taisne

"Tous les ans, toute l'équipe de Kerveatous venait avec nous. Ils étaient à 18. Père, mère et les gosses. Ils étaient deux familles. "Mais moi je ne peux pas envoyer 18 avec moi, il faut que je fasse la pêche ! Vous n'avez qu'à venir 9 aujourd'hui, et 9 un autre jour !" Alors ils ont tiré la photo-là. C'est mon cousin Jean avec moi. Nous sommes deux propriétaires là, quoi. Au centre, c'est un panier à poissons fait par Jean. Les gosses derrière, c'est ceux de Kerveatous. C'est pris à la grande cale".



Photo Duchatelier

"Bout à terre pour décharger le goémon. Il a été réparé cette année-là, parce que le canot on l'avait pris au Conquet et on n'avait pas de sous sur nous, alors on est parti chez Madame RIOU et alors je dis à Jeanne : "moi j'ai acheté un canot ici, mais je n'ai plus de sous." Au début elle hésitait à nous donner des sous tu penses (Madame RIOU c'était la mareyeuse du Conquet et elle ne nous connaissait pas si bien que ça). A la fin elle dit oui : "mais ils vont retourner ?" "Oh oui ! demain tu les auras". Et en effet, elle les a eus. "C'est bien ! vous aurez encore...".



Photo Duchatelier

"Là, on changeait de place à nos casiers. On cassait la croûte. Jean qui boit un coup là, tiens ! Ah ! c'était lui toujours le type de barre. Quand on partait en mer comme ça, c'était pour 6 heures, le temps de la marée. Mais on avait un casse-croûte à bord quand même ! Je me suis vu partir d'ici à 4 heures du matin, aller à Ouessant, débarquer deux bonshommes là-bas. Retourner au Gouérou pour chercher des casiers encore : de 4 heures du matin à 8 ou 9 heures du soir. En plein été.

On mangeait un bout de pain en casse-croûte, avec du beurre. Il y avait toujours du vin à bord parce que quand on faisait Ouessant -on a fait beaucoup Ouessant nous autres- on allait chercher des moutons là-bas. On a transporté 128 moutons, des vaches qu'on a envoyées aussi. On a fait un peu de tout avec ce bateau !"



Photo : Duchateliers
Vers 1960

C'est un vieux casier là. On répare le fond avant de mouiller. Peut-être que celui-là servait encore pour l'année suivante ; pour l'araignée au début de tout, parce qu'ils sont esquinés par le mauvais temps en début de tout.

Y a-t-il une différence entre les casiers à homards et les casiers à langoustes ?

"Le goulot n'est pas le même. Le casier à homards on ne peut pas lui faire un fond comme à un casier à langoustes. Là c'est des lattes dans le fond, tandis que l'autre est rempli partout avec l'osier.

Sur la photo, c'est un casier à langoustes ou à araignées : c'est le même ! J'ai un ciré jaune-là. On a commencé à avoir des cirés après les années 50. Avant je me rappelle on mettait le *garsounou*, un pantalon qu'on achetait exprès pour ça pour aller dans les grèves. On ne l'achetait pas en fait, on prenait du tissu pour en faire. C'était beaucoup plus chaud".



Photo Duchatelier

"Ça c'est la réparation. Il manquait un bordé-là. Un bordé qui était blet. C'est Yves LE GOFF qui répare ça à *Porz Paol*. 1960 ?

Il n'y en avait pas pour longtemps à réparer ça, une heure ?! Ça c'est avant l'été qu'on répare le bateau. Une année, on a demandé à MIRIEL au Conquet de le réparer : il n'y avait plus de ferrure dessus, il manquait des bordées à toucher la quille. Le bateau a été 8 jours là-bas".



Photo Duchatelier

"Première année : c'est au goémon, au mois de mars. On a fait 17 voitures de ce bateau-là ! On était à 4 pour le korre. On a quitté Molène à la tombée de la nuit. On est arrivé ici à 3 h du matin. On n'avait pas de moteur la première année. On a fait 3 ou 4 ans le goémon avec "La Bécasse"".



"Plus jeune. C'est le bateau à André Corolleur qui est derrière : le Douar Breiz. C'est deux ou trois ans avant qu'il soit vendu. Il existe toujours ! moi, j'ai été dedans l'année dernière à Camaret. Mais il est pourri. Il a une cabine et il est ponté. On l'a vendu vers 1975, quand Jean a eu 55 ans".



Photo Duchatelier

"C'est un casier à araignées. Le goulot est beaucoup plus grand : le double.

Au premier plan, on voit quelque chose du moteur : le panneau qu'on enlevait pour lancer le moteur".